

Lucien REBATET

Le bolchevisme contre la civilisation



herveryssen.net
avril 2009

Le texte ci-dessous est la réédition d'une brochure de Lucien Rebatet publiée par les Nouvelles Études françaises en octobre 1941. Les armées allemandes ont envahi l'U.R.S.S. depuis le 22 juin et constitué des centaines de milliers de prisonniers. L'Armée rouge semble perdue. Les populations paysannes de l'immense empire soviétique, enfin débarrassées de la sanglante tyrannie judéo-bolchevique, se jettent dans les bras des envahisseurs.

I

Le bolchevisme, bourreau de la Russie

Le bolchevisme est né des théories du Juif Karl Marx¹, qui écrivait il y a déjà près de cent ans *son Manifeste du parti communiste*, et du nihilisme judéo-russe. Utopie, désespoir anarchique des Slaves, messianisme et instinct destructeur d'Israël, férocité asiatique : il n'est rien dans ces dogmes et ces méthodes barbares qui ne soit profondément étranger à notre Occident. C'est un travestissement, une affreuse corruption du socialisme humain et si souvent réaliste des doctrinaires français tels que Proudhon et Georges Sorel. N'oublions pas, en passant, que ce dernier fut l'un des plus grands précurseurs des principes nationalistes et anticapitalistes sur lesquels l'Europe est en train de se refaire.

Comment la barbarie soviétique a pu triompher

Le parti bolcheviste, après d'interminables disputes et dissidences, s'était créé en 1912 avec une écume d'extrémistes, de terroristes, de Juifs fanatiques, « bande de professionnels de la Révolution », comme les appelait leur chef et leur farouche animateur, Lénine.

Au début de la Grande Guerre, Lénine, Asiate aux yeux bridés, ayant probablement du sang juif dans les veines¹, guette en Suisse où il est exilé le moment de l'action. Il suit avec une joyeuse impatience les revers terribles qu'essuie sa patrie. Au printemps de 1917, le régime tsariste, en décadence depuis des années, corrompu, n'ayant plus à sa tête qu'un souverain impuissant et isolé, s'effondre sous les coups de l'orage guerrier qu'il a tant contribué à déchaîner. De nombreux généraux ont trahi ou révélé une incapacité complète. L'espionnage, le défaitisme sévissent partout. L'aristocratie, la bourgeoisie, frivoles, égoïstes, ont failli à tous leurs devoirs. Les armées, mal encadrées,

¹ Fils de Hirschel Ha-Levi Marx.

¹ La mère de Lénine, Miriem, dite Maria Alexandrovna, née à Simbirsk en 1835, était la fille d'un commerçant juif nommé Sender Blank, devenu Alexander Blank après sa conversion à la religion orthodoxe. Il était issu d'une vieille famille juive qui renonça au judaïsme. Le fil se reconstitua quand, à la mort de leurs parents, les enfants Oulianov furent recueillis dans un foyer juif. Si Lénine dissimula cette origine, l'héritage fut révélé en 1929 par sa sœur Anna Oulianova-Yelizarov qui, dans une lettre à Staline, demanda que la foi de son frère fût rendue publique afin de « lutter contre l'antisémitisme ». Cette demande et la réponse de Staline furent publiées en 1993 dans la presse moscovite, ainsi que dans le livre que l'ex-général soviétique Dimitri Volkogonov a consacré à Lénine. La recension de cet ouvrage a paru dans le *Jewish Chronicle*, où l'on peut y lire la confirmation de ces informations. La revue juive *L'Arche* (N°161, 1970, p.27) a aussi donné des détails sur les origines juives du maître de la Russie rouge. (Sources : *Rivarol* du 22 novembre 1996 et du 20 décembre 1996 ; *Les Origines masquées du bolchevisme*). [NDLE]

misérablement nourries, sont démoralisées par des campagnes terriblement meurtrières où l'on ne compte plus les défaites, où les succès ont tous été sans lendemain. Les populations des grands centres, où le ravitaillement n'arrive plus, sont affamées, exaspérées par la nullité des politiciens du ministère. A Pétrograd, des grèves éclatent, les régiments se mutinent. La gauche de la Douma constitue un gouvernement provisoire ayant à sa tête Kerensky, tandis qu'en face d'elle se dresse le premier soviet d'ouvriers et de soldats. Le tsar abdique sans résistance.

Les sociaux-démocrates du nouveau ministère Kerensky, par leur stupide impéritie, aggravent la confusion, sont paralysés devant les provocateurs, les émeutiers dont la force croît de jour en jour. Sur le front, les armées se débandent.

Lénine est arrivé de Zurich. Il a traversé l'Allemagne en wagon plombé avec une trentaine de ses compagnons. Il prêche aussitôt la révolution à outrance, ridiculise Kerensky. A ses côtés, on voit surgir un frénétique et sinistre personnage, le Juif Bronstein, dit Trotsky, fils d'un rabbin.

Le ministère Kerensky se désagrège lamentablement. Deux millions de soldats déserteurs errent sur les routes. Les paysans sont en pleines jacqueries, pillant ou tuant leurs propriétaires. La faim sévit partout, les communications sont pratiquement interrompues.

Après plusieurs mois d'un désordre général, Lénine et Trotsky, les 24 et 25 octobre, font leur coup d'État à Pétrograd, avec leurs bandes armées. Le Palais d'Hiver où s'était réfugié le gouvernement Kerensky, est emporté d'assaut. Le Congrès des Soviets acclame les deux nouveaux dictateurs rouges. Le bolchevisme est au pouvoir.

*
* *

Pour qu'il pût ainsi triompher, il a donc fallu les terribles malheurs d'une interminable guerre, la décomposition d'un immense empire, l'abdication de tous les cadres sociaux et militaires, l'effroi semé par une tourbe d'agitateurs et d'hommes de main. Le bolchevisme s'élève par le cynisme de ses chefs, qui se sont toujours déclarés prêts aux pires félonies, aux plus sanglantes violences. Il ne pourra s'établir que sur des monceaux de cadavres et grâce à la passivité du peuple slave.

L'un de ses premiers actes est une indigne trahison. La Russie, qui a entraîné ses alliés occidentaux dans la guerre et qui depuis des mois ne se bat pour ainsi dire plus, consacre sa défection en entamant dès le début de décembre, avec l'Allemagne, les pourparlers d'une paix séparée qui sera signée à Brest-Litovsk.

L'abandon des bolcheviks nous vaudra les redoutables offensives allemandes du printemps 1918 qui nous mettront à deux doigts de notre perte et nous coûteront des dizaines de milliers de morts.

Le bolchevisme, création juive

On ne doit jamais oublier, pour bien comprendre le bolchevisme, à la fois chimérique et féroce ment acharné contre tout l'ordre chrétien, que les gredins et les visionnaires sanglants qui composent ses cadres sont juifs pour la plupart.

On a déjà signalé le judaïsme absolu de son prophète Karl Marx, de Trotsky, son chef militaire, celui, mitigé, de Lénine. Presque tous les précurseurs des Soviets, mencheviks, socialistes révolutionnaires, anarchistes sont juifs. Dans les derniers temps du tsarisme, on comptait 80 % de Juifs dans l'extrême-gauche de la jeunesse universitaire.

Parmi cette même jeunesse, tous les professeurs juifs, tolérés par un pouvoir défaillant, sèment l'idéologie marxiste.

C'est un Juif, Nakhamkers, qui, le 1^{er} mars 1917, crée dans chaque unité de l'armée, des soviets de soldats, supprime toute hiérarchie, toute discipline, et consacre ainsi le pire désordre.

Parmi les 224 bolcheviks qui de Suisse ont suivi Lénine en Russie, soit par le wagon plombé, soit par d'autres convois, on compte seulement 24 Russes, 30 Polonais, Arméniens, Géorgiens et 170 Juifs !

En août 1917, à la présidence du parti bolcheviste, se trouvent 6 Juifs pour 10 membres.

Parmi les principaux vainqueurs de la Révolution d'octobre, on relève les noms des Juifs Zinovieff, Kameneff, Uritsky, Steckloff, Martoff, Souchanoff, Ioffé, Sagerski, Bogdanoff, Larin, Kamkoff, Ganetzky, Dan, Parvas-Helphand, Abramovitch, Axebrod, Garin, Broff, Kiasanoff, Piatnisky, Maklakowsky, pseudonymes plus ou moins russifiés, qui cachent des noms judéo-allemands, Apfelbaum, Krochmal, Silberstein, Katz, Goldberg, Goldenbach, Rein, Natansohn, etc. Ces échappés de ghetto de Galicie et de Volhynie deviennent du jour au lendemain des personnages de premier plan du nouveau régime.

Parmi les autres Juifs soviétiques dont l'influence grandit rapidement, on doit signaler Radek (Sobelsohn) qui sera pendant des années un des maîtres de la propagande rouge, Sokolnikow, Wolodarski (Goldstein), la Semljatschka (Salkind), Jaroslawski (Gubelmann), Jankel Yourowski, le meurtrier de la famille impériale, Moïse Ouritski, bourreau en chef de la Tchéka, etc., etc.

De 1918 à 1922, chaque réunion générale du grand bureau politique du parti, le Politburo, comprend de 40 à 42 % de Juifs.

D'après les journaux mêmes de Moscou, les grands commissariats du régime bolcheviste comprenaient en 1920 le pourcentage suivant de Juifs :

Le Triumvirat qui exerce sous le nom de « Troïka » la dictature à la mort de Lénine comprend, à côté de Staline, Zinovieff et Kameneff, soit un Géorgien et deux Juifs.

On ne peut entrer dans le détail de l'énorme bureaucratie soviétique, mais le pourcentage des Juifs installés à ces places de choix n'est pas moins considérable que dans les commissariats politiques.

Aucune révolution de palais ne les a délogés. En 1931, 1932 et 1933, les nominations ou confirmations d'emplois suivants étaient prononcées pour les plus hautes fonctions suivantes :

A la direction du Guépéou	Iagoda
Commissaire du peuple à l'industrie légère	Fuschmann
Puis.....	Deutsch
Commissaire du peuple aux Sovkozes	Wolffin
Commissaire du peuple à l'exportation	Frumkin
Commissaire du peuple à l'agriculture	Krinitzki
Commissaire du peuple à l'industrie.....	Kaganovitch

Membres du Conseil des Commissaires du peuple pour diverses branches : Borodin, Bragin, Beik, Lœwensohn, Grünstein, Hermanns, Kagan, Kohn. Tous ces commissaires sont juifs.

Les Affaires étrangères étaient aux mains des Juifs Litvinoff, Sokolnikoff, Rosenholz, etc. Les ambassadeurs de l'U.R.S.S. étaient les Juifs Maïski, Petrowski, Jureneff, Karski, Stein, la demi-Juive Kolontai.

Il est très important de rappeler aussi qu'à la fin de 1916, comme en fait foi une note des services officiels américains qui fut transmise au II^e Bureau de Paris par notre haut-commissaire aux États-Unis, plusieurs des plus grosses banques juives de New-York finançaient la révolution sur le point d'éclater en Russie. C'était entre autres, l'énorme banque Kuhn, Loeb et C^{ie}, ayant pour directeurs les milliardaires Jacob Schiff, Félix Warburg, Otto Kahn, Mortimer Schiff, Seromo H. Hanauer, tous juifs.

Trotsky recevait également à la même époque des fonds de Stockholm par l'intermédiaire du Juif Max Warburg, chef de la banque « Max Warburg et C^{ie} » de Hamburg et frère de Félix Warburg, l'associé de Jacob Schiff. Un Juif suédois, Olef Aschberg, participait également à ce financement. Un télégramme en date du 1^{er} septembre 1917, signé d'un fondé de pouvoir du nom de Furstenberg, informait un agent juif du nom de Raphaël Scholak « qu'un compte-courant était ouvert par la direction de la banque M. Warburg pour l'entreprise du camarade Trotsky ».

Le 10 avril 1917, le *New-York Times* avait du reste publié un télégramme de Jacob Schiff à Paul Milioukoff, nouveau ministre du gouvernement Kerensky où la révolution russe était saluée avec un vibrant enthousiasme.

La subversion communiste fut le signal dans les juiveries de l'univers entier d'une explosion de joie. On voit que le plus gros capitalisme israélite s'y associait par ses virements et par ses deniers. Cette collusion dure toujours : aujourd'hui, ce même capitalisme salue sans sourciller à Londres Staline comme son cher allié, et pousse fébrilement à New York l'Amérique à entrer dans la guerre côte à côte avec les Soviets.

Si l'on ajoute que *l'Humanité*, devenue le journal de Moscou en France fut fondée par douze capitalistes dont onze Juifs, Lévy-Bruhl, Lévy-Brahm, Dreyfus, Louis Dreyfus, Elie Rodriguez, Léon Picard, Salomon Reinach, Blum, Rouff, Casewitch et Sachs, on aura vraiment bouclé la boucle.

Par la suite, Staline, en faisant abattre Zinovieff, Kameneff, ses acolytes de la « troïka », puis la plupart des vieux compagnons juifs de Lénine aux cours d'effrayants procès, put laisser croire à certains qu'il tournait à l'antisémitisme. Il n'en est rien. Staline a supprimé ses amis non point parce qu'ils étaient juifs, mais parce qu'ils représentaient le fameux dogme cher à Trotsky de la « révolution permanente » qui risquait d'ébranler l'autocrate du Kremlin. La proportion des Juifs dans les cadres de l'U.R.S.S. n'en a pas diminué pour cela. Staline est marié à une juive, la femme Kaganovitch. Son âme damnée, Molotov, l'est également, et son épouse a servi d'agent constant entre Moscou et les grands Juifs des États-Unis et d'Angleterre. Jusqu'à la dernière heure, les Juifs auront assumé dans la tyrannie rouge une colossale responsabilité.

Massacres et famines

Né de l'anarchie et du meurtre, le régime bolcheviste des Soviets va engendrer une anarchie et des massacres plus effroyables encore.

Il commence par faire massacrer dans des circonstances atroces la famille impériale à Ekaterinenbourg. Ses prétendues réformes sociales ne font aussitôt que plonger la Russie dans le chaos.

Le partage des terres aux paysans, qui se sont du reste déjà servis eux-mêmes avant l'avènement de Lénine, ne fait qu'accentuer l'inégalité ancienne au profit des paysans riches, les koulaks. Incapables de réorganiser la culture et le ravitaillement, les Soviets procèdent à des réquisitions qui soulèvent de fureur les moujiks. Tandis que la

guerre civile, fruit immédiat du bolchevisme, oppose Blancs et Rouges de la Caspienne à la Mer Blanche, accumulant les morts, la guérilla coûte aux malheureux paysans un million de victimes.

Après deux années de misères indicibles, au seuil de 1921, la moitié des terres ensemencées en 1913 est en friche. La récolte des céréales s'est réduite dans des proportions pires encore. Des millions de paysans sont sans terrain. Les produits manufacturés ont décuplé de prix alors que les salaires des ouvriers atteignent à peine au tiers des tarifs de 1914. Tout le petit commerce est aux mains de mercantis impitoyables.

La famine sévit chroniquement sur une des terres les plus fécondes du globe. En 1921, elle frappe trente millions d'êtres. Dans les cinq premières années du bolchevisme, elle en tue plusieurs millions. En 1932, lorsque le communiste américain Andrew Smith décidera d'aller vivre dans le pays de ses rêves, dont il reviendra bientôt avec une profonde horreur, il trouvera encore dans de nombreuses villes, à Saratov en particulier, des cadavres de femmes et d'enfants morts de faim, gisant décharnés au milieu des trottoirs.

*
* *

Le principe des nationalités à disposer d'elles-mêmes, reconnu avec solennité par les Soviets, est violé impudemment. Les tentatives séparatistes, comme celle de la Géorgie, sont noyées dans des flots de sang.

Lénine, rongé par ses tares physiques, se retire peu à peu de la scène. Avant de mourir, il s'est efforcé de remédier au désastre qui le laisse indifférent, mais menace d'emporter le parti communiste lui-même, en inaugurant la N.E.P. (Nouvelle Politique Economique). Elle renie les principes fondamentaux du communisme. Elle fait appel aux ploutocrates anglais et américains pour l'exploitation des mines, des usines, des charbonnages. Sans améliorer en rien la situation de la Russie, elle réalise le mariage scandaleux de la gabegie du collectivisme avec les formes les plus odieuses du capitalisme international.

Lénine mort est remplacé par Joseph Djougachvili, dit Staline, fils d'un cordonnier, oriental rusé, ambitieux, plus cruel encore que son maître. Il a débuté par le terrorisme et le banditisme pur. Le 26 juin 1907, il a participé, sur une place de Tiflis, à l'attaque à main armée de deux voitures de la Banque d'État, attaque au cours de laquelle ont été volés 341.000 roubles, soit plus de 4 millions de francs de l'époque. Son futur compère, le Juif Litvinoff, a été de ce coup, et s'est fait arrêter quelques mois plus tard à Paris, porteur de plusieurs milliers de roubles volés.

Staline, bourreau de sa terre natale, la Géorgie, furieusement jaloux de son autorité, ne tarde pas à évincer Trotsky, qu'il poursuivra ensuite à travers le monde entier pour le faire assassiner au Mexique en 1940, après l'avoir manqué un grand nombre de fois. Avec Staline, le bolchevisme avoue franchement sa véritable forme : celle d'une satrapie asiatique où une minorité impitoyable et insatiable se maintient au milieu d'une masse amorphe par le meurtre et la terreur, avec le gigantesque appareil policier du guépéou.

En 1924 déjà, les statistiques les plus sûres calculaient, sans tenir compte des morts de la guerre civile et des famines, que les dictateurs russes avaient exécuté : 28 évêques, 1219 prêtres, 6000 professeurs et instituteurs, 9000 médecins, 54.000 officiers, 260.000 soldats, 70.000 policiers, 12.950 propriétaires terriens, 355.250 intellectuels, artisans, commerçants, 193.290 ouvriers, 815.100 paysans.

Combien de malheureux se sont ajoutés par la suite à cet infernal martyrologe ! Pour s'en tenir aux récentes années du règne de Staline et aux cadres supérieurs de l'armée, *Le Temps*, le 4 mars 1939, rappelait qu'en moins d'un lustre, Staline avait fait disparaître 13 commandant d'armée sur 19, 15 commandants de corps d'armée sur 85, 110 généraux de division sur 195 et 102 généraux de brigade sur 406.

Autre peine plus affreuse encore que la mort : la déportation. On estimait en 1935 que Staline avait, au cours de onze années, chassé de leurs foyers 5 millions de paysans, fait exiler dans les îles de la Mer Blanche, de l'Océan glacial, ou au fond de la Sibérie 8 à 10 millions d'hommes de toutes les classes sociales, depuis les ouvriers jusqu'aux anciens aristocrates. Quelques très rares évadés ont décrit l'horreur de ces bagnes polaires, où les épidémies, le froid, la saleté, la disette ont tué lentement des centaines de milliers d'hommes, tandis que d'autres foules de malheureux pour lesquels n'existe aucune statistique contrôlable, pourrissaient dans les prisons des grandes villes, dans l'attente quotidienne du coup de revolver des geôliers.

La mort de la culture, de la famille et de la religion.

Cette terrible saignée, cette persécution ont exterminé en Russie toute la classe moyenne, tous les cadres intellectuels et techniques de la nation. Leurs débris ont fui à l'étranger. Ceux, très rares, qui n'ont pu passer les frontières ou qui sont parvenus miraculeusement à échapper aux massacres et aux bagnes ont descendu tous les degrés d'une horrible déchéance.

Ce but a été poursuivi sciemment et méthodiquement par les bolcheviks. Ils ont supprimé ainsi tous les témoins, tous les bénéficiaires de la culture occidentale, coupé les ponts entre le passé et les nouvelles générations, détruit toute possibilité de comparaison et d'esprit critique.

*
* *

La jeunesse russe a été entretenue ainsi dans un état d'ignorance sordide, qui a confondu les voyageurs les plus sympathiques au communisme, tel André Gide. Elle avait par exemple la conviction que le fameux métro de Moscou, qui ne compte qu'une seule ligne et coûte dix fois plus cher qu'à Paris, était une entreprise unique au monde. Si on cherchait à la détromper, elle considérerait l'interlocuteur comme un bourreur de crâne au service du capitalisme. Des touristes finlandais qui avaient le malheur de visiter des villes frontières avec quelques sandwiches de pain blanc dans leurs poches, étaient arrêtés et emprisonnés pendant des mois pour « tentative de sabotage de la révolution socialiste ».

Les écoles, les universités ouvrières créées sur le territoire soviétique ne doivent pas faire illusion. Ce furent avant tout des pépinières où l'on inculqua aux jeunes cerveaux les principes du marxisme orthodoxe, où l'on prépara de nouvelles couches pour le Parti. Les bases de l'enseignement littéraire ou scientifique, tel qu'on l'entend dans tous les autres pays du monde, furent négligées systématiquement, tenues pour « bourgeoises » et dangereuses. L'histoire était grossièrement travestie. Hors de ses desseins politiques, la pédagogie rouge n'a donné aucun résultat. Le nombre des illettrés, qui fut toujours énorme en Russie, s'est accru dans des proportions invraisemblables.

Il va de soi que dans un régime pareil, toute activité intellectuelle et artistique a été tarie. Le cinéma soviétique, dans ses débuts, avait compté quelques beaux ouvrages. Leurs auteurs ont été bientôt mis en disgrâce, chassés des studios.

Après une longue période de discussions anarchiques où les Juifs tenaient une place prépondérante, on lança en 1930 un plan quinquennal de la littérature, ayant pour dictateur un Juif du nom d'Averbakh, qui traça ainsi leur programme aux écrivains : « La peinture du plan quinquennal et de la lutte des classes dans ses cadres constitue la seule et unique tâche de la littérature soviétique ». On constitua des « brigade de choc » du porte-plume avec des ignares et des bureaucrates ne connaissant d'autre règle artistique que « la conformité aux dernières décisions du congrès du parti² ». Les auteurs qui osaient préférer la description d'un paysage à celle d'une centrale hydraulique étaient boycottés ou exilés comme « impurs ». Le plan quinquennal littéraire ayant fait une burlesque faillite, ses promoteurs furent déportés à leur tour. Mais des consignes pires encore allaient être édictées. La littérature, l'écran, le théâtre, le journalisme tournaient tout entiers à l'apologie morose et obligatoire du militant bolcheviste et de Staline, célébré rituellement comme « père des peuples » et « chef génial ». La mort du vieux révolutionnaire Maxime Gorki, qui usait de son influence pour fléchir quelque peu la censure ou la brutalité de la censure fut le dernier coup porté aux écrivains et aux artistes soviétiques réduits à une besogne d'une écœurante servilité.

*
* *

Le bolchevisme ne s'est pas attaqué avec moins de férocité à la famille, considérée comme une survivance de l'ordre bourgeois inadmissible dans la « construction du socialisme ».

Pendant les années qui ont suivi la guerre civile, des millions d'enfants abandonnés ou fuyant des foyers désolés ont erré à travers les villes et les campagnes de l'U.R.S.S. pillant, tuant, mourant comme des mouches. L'un des films rouges les plus saisissants, *Le Chemin de la vie*, leur fut consacré. Les bolcheviks n'ont donc guère songé à dissimuler cette affreuse plaie sociale. Ils y ont au contraire trouvé des avantages pour leur système qui tend à couper les enfants de leurs parents pour en faire la propriété de l'État, lequel les modèle à son gré.

En 1935, comme une nouvelle et pitoyable horde s'était formée avec les enfants des déportés et des exécutés, le Guépéou a fait abattre par dizaines de milliers ces malheureux innocents !

L'autorité paternelle a été constamment battue en brèche par l'enseignement officiel, l'espionnage familial élevé à la hauteur d'un devoir « révolutionnaire », la promiscuité sexuelle encouragée par tous les moyens dans les écoles, le mariage tourné en dérision.

*
* *

Mais le chef-d'œuvre du bolchevisme a été certainement sa lutte antireligieuse.

Les traîtres de la radio gaulliste décrivaient, il y a quelques jours avec émotion une messe qui aurait été dite à Moscou dans une grande église, pour la victoire des armées russes. Grossière comédie ! Sur ce point, le dogme de l'U.R.S.S. tient tout entier dans les fameuses paroles de Karl Marx : « Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref toutes les propriétés mêmes de la canaille. Le prolétariat ne se laissera

² Ces détails sont tirés de l'*Anthologie de la littérature soviétique*, publiée à la N.R.F., ouvrage cependant très favorable au communisme.

pas traiter comme la canaille. Les principes sociaux du christianisme sont serviles, et le prolétariat est révolutionnaire ». Ces préceptes ont été fidèlement obéis.

Le marxisme, doctrine légale de l'U.R.S.S., est un système étroitement et lourdement matérialiste, d'un déterminisme désespérant. Il se refuse à reconnaître chez l'homme le moindre besoin spirituel, il lui dénie toute liberté morale. Son unique évangile, haineux et fratricide, est celui de la lutte fatale et inexorable des classes.

Staline a fait d'innombrables déclarations antireligieuses, telle celle-ci, dans la *Pravda* du 21 juin 1935 :

« Le parti communiste ne peut être neutre à l'égard de la religion, à l'égard des porte-parole des préjugés religieux, à l'égard du clergé réactionnaire qui empoisonne la conscience des masses travailleuses ».

Dans la pratique, le bolchevisme a usé des moyens les plus violents et les plus sacrilèges pour extirper de l'âme fort pieuse du peuple russe les « superstitions réactionnaires ». On a vu l'hécatombe de prêtres qu'il a faite. Il a exproprié des centaines de couvents, fermé les églises par milliers. Les plus célèbres d'entre elles, comme la cathédrale Saint-Isaac de Leningrad, ont été transformées en musées antireligieux. On y voit des peintures où des prolétaires exténués traînent péniblement une lourde croix, tandis qu'un Christ ricanant les précède, portant autour de la tête un énorme dollar en place de nimbe. La légende dit : « Le christianisme facilite l'exploitation ouvrière ».

En face d'un des sanctuaires les plus vénérés de l'Eglise orthodoxe, la chapelle de la Vierge Ibérienne de Moscou, les Soviétiques ont inscrit en lettres énormes la célèbre formule de Karl Marx : « La religion, c'est l'opium du peuple ».

Lorsqu'André Gide visita l'U.R.S.S., il vit plusieurs églises changées en cours de danse : « A la place du maître-autel, des couples tournent au son d'un fox-trott ou d'un tango ».

La ligue des Sans-Dieu, dont Staline est président d'honneur, groupe des millions d'adhérents. Son programme a été ainsi défini dans son journal et reproduit d'innombrables fois dans toute la presse rouge :

« Notre athéisme, et par cela il se distingue de l'athéisme bourgeois, est un athéisme militant. Il attaque toutes les forteresses de l'ancien monde, ainsi que son idéologie. Il ne s'agit pas d'une coexistence pacifique avec le clergé, mais d'une lutte implacable contre la religion pour la rééducation des travailleurs qui suivent encore l'Eglise. C'est là notre but. Encore plus d'esprit militant, encore plus d'implacabilité envers la religion ».

Les Sans-Dieu ont d'ailleurs mené la lutte non seulement contre le christianisme, mais contre le bouddhisme et l'islamisme qui ont leurs nombreux fidèles parmi les races mêlées de l'immense U.R.S.S.

La moindre manifestation de foi a toujours été incompatible avec l'inscription au parti communiste, avec un emploi dans l'État, avec les petites gratifications, les petits avantages dont les Soviétiques se sont servis pour récompenser leurs créatures. Les Russes demeurés fidèles à leurs pratiques se sont mis au rang des parias, ils ont attiré sur eux toutes les suspicions, compromis leurs enfants. Ceux-ci, du reste, ont reçu en masse dans les écoles l'enseignement d'un athéisme virulent.

Le résultat a été naturellement une vaste déchristianisation de cet empire slave où la foi était si vive.

Il y a quatre ans, le chef de l'association des Sans-Dieu, Vareslavsky, déclarait que la moitié de la population de l'U.R.S.S. était « complètement irreligieuse ». En même temps, la camarade

Kroupskaïa, veuve de Lénine, s'écriait : « Bientôt, il ne restera plus d'églises à fermer ».

Les communautés religieuses qui existaient encore en Russie à la veille de la guerre ne comprenaient plus guère que des vieillards. La jeunesse toute entière a été élevée dans la haine de l'idée religieuse, c'est même ce qu'on lui a le plus sûrement et le plus solidement inculqué.

La faillite économique et sociale du communisme

Cette affreuse régression spirituelle et intellectuelle, cette destruction de toute une classe sociale ont-elles été au moins compensées par quelques progrès dans le sort des couches populaires ?

Nullement. Les paysans, qui ont payé le plus lourd tribut de sang aux bourreaux soviétiques, ont été pressurés, torturés de toutes les façons par le gigantesque appareil bureaucratique et militaire commis à leur surveillance. Ces méthodes despotiques n'ayant servi qu'à aggraver encore la pénurie du ravitaillement que les stupides maîtres du Kremlin n'ont jamais pu résoudre, Staline décida en 1930 la « liquidation en tant que classe du koulak », c'est-à-dire de tous les moujiks qui avaient pu se reconstituer une très modeste aisance, et tous ceux, si pauvres fussent-ils, qui se pliaient mal aux absurdités et aux iniquités de la collectivisation. On a cité, entre mille, le cas d'un vieillard qui possédait 215 roubles et qui fut déclaré koulak parce qu'il ne plaisait pas au soviet local. Cette « dékoulakisation » entraîna la déportation au bagne de six millions de paysans, des représailles qui allèrent jusqu'au bombardement des villages par des escadrilles d'avions.

Le prolétariat des villes n'a pas été plus heureux. Il a enduré la faim pendant des années, comme au temps des pires disettes médiévales. Il a toujours été entassé dans des logements sordides, misérablement vêtu. On a calculé un peu avant la guerre, d'après des barèmes soviétiques, que le salaire d'un ouvrier moscovite, pour le pouvoir d'achat, représentait à peine le cinquième de celui d'un ouvrier parisien. Sa nourriture seule en absorbait près des trois quarts.

Aucun patron n'a jamais été plus capricieux, plus exigeant que l'État communiste. Il fixait le genre de travail et le domicile de la plupart des ouvriers, astreints ainsi à des déplacements sur ordre, à la résidence forcée, bref constamment mobilisés et menacés du bagne à la moindre tentative d'indépendance.

L'U.R.S.S. s'est vantée à grand bruit de ses institutions sociales, sanatoria, colonies de vacances, maternités, palais de la Riviera criméenne transformés en maisons de repos pour les travailleurs, cercles de « délassement et de culture ». Mais de tous ces établissements, le prolétariat n'a guère connu que la façade. Seuls en ont bénéficié les membres du parti communiste, qui s'est toujours volontairement limité à quelques centaines de milliers d'adhérents, les fonctionnaires ou les volontaires des « brigades de choc » de la grosse industrie, récompensés ainsi de leur fanatisme et de leur sueur.

Pour plus de 5000 enfants rachitiques ou paralytiques que comptaient Moscou, il n'existait que 65 lits.

Au sanatorium pour femmes de Kalanine, à Feodosia en Crimée, sur cinq cents pensionnaires, on ne comptait que cinquante ouvrières, toutes les autres étant des épouses, maîtresses ou filles d'ingénieurs, de hauts bureaucrates, des propagandistes. Encore toutes les malades qui n'étaient pas sérieusement recommandées se voyaient soumises au régime tant de fois décrit des hôpitaux soviétiques, avec leurs paillasse-moisies, leurs instruments de chirurgie rouillés, leur nourriture de

pain aigri, de poisson avarié, leurs pharmacies vides de remèdes, leurs infirmiers crasseux, leurs médecins ignorants ou débordés.

*
* *

Ces multitudes asservies, mal commandées, ont été incapables de fournir une grande œuvre. On ne reconstruit pas un pays après l'avoir décapité de son intelligence.

La propagande communiste a fait pendant vingt ans un cas inouï des réalisations de l'industrie soviétique. Elles n'ont consisté en fait que dans un certain nombre d'entreprises spectaculaires et publicitaires, dont la propagande a fait le plus large usage, mais qui ont été d'un très maigre profit dans l'économie du pays, qui n'ont en rien servi à y améliorer l'existence.

Le fameux plan quinquennal, lancé en 1928 et entouré d'une réclame extraordinaire fut réalisé d'une façon incohérente. Il engloutit cent dix-huit milliards de roubles pour atteindre péniblement, de l'aveu même des statistiques soviétiques, que la moitié des prévisions initiales.

Son échec fut implicitement reconnu, puisque d'autres « plans » devaient lui succéder, et qu'il n'en fut jamais question.

Le chemin de fer de Turksib, commencé sous le régime tsariste, repris en grande pompe, n'a vu rouler que des trains rares et lents et il ne mène nulle part. Le célèbre barrage de Dnieprostroï, dû à un ingénieur américain, a fait tourner ses turbines à vide, faute de transformateurs. Faute de câbles aussi, son courant n'a pu être transporté aux grands centres qu'il devait en principe alimenter.

Le Magnitogorsk, entreprise réellement imposante de forges et de hauts fourneaux, a été édifié à deux mille kilomètres des mines de charbons. Si bien que sa production d'acier a été insignifiante, et à des prix de revient extravagants.

Tandis que ces colosses inutiles étaient édifiés à coups de milliards et de knout, aucun des besoins réels de la Russie n'était satisfait. Rien n'était accompli pour l'amélioration des communications russes, chemin de fer et voies carrossables qui furent toujours extrêmement primitives et le sont demeurées.

Non seulement le réseau ferroviaire ne s'est pas allongé, mais les lignes existantes avant la révolution n'ont pas été entretenues. Un tiers au plus de ce réseau était utilisable avant la nouvelle guerre et le matériel roulant dans un état désastreux. D'où la lenteur incroyable des convois (28 kilomètres à l'heure pour les trains de voyageurs, 19 pour les trains de marchandises), et le nombre non moins incroyable des accidents s'élevait à 62.000 pour la seule année 1934, de l'aveu même de Molotov.

Quant au réseau routier, hormis quelques autostrades stratégiques, il demeurait pratiquement inexistant, réduit à des pistes, et rendant à peu près inutilisables les automobiles construites à Nijni-Novgorod dans les succursales des usines Ford.

Rien non plus dans le domaine de l'urbanisme pour remplacer les masures qu'étaient la plupart des logements ouvriers.

Les produits manufacturés sortis des usines atteignent des prix astronomiques, tout en restant de la plus médiocre qualité.

Les ouvriers russes, même conduits par des ingénieurs ou des contremaîtres étrangers, n'ont jamais su se servir adroitement des machines-outils américaines qui leur étaient confiées.

Pour l'agriculture, en dépit d'une intense mécanisation, le rendement à l'hectare de blé avait diminué de 4 % depuis l'ancien régime. Le système des fermes collectives ou kolkhozes fit une faillite com-

plète. Le cheptel, depuis l'avènement du marxisme, était réduit de 70 % pour les moutons, de 10 % pour les bovidés, de 55 % pour les chevaux, de 30 % pour les porcs.

Le bolchevisme, devant ces séries d'échecs, ne conçut d'autres remèdes qu'une répression toujours plus cruelle, fit pleuvoir les accusations de « sabotage ». Mais les véritables saboteurs étaient les maîtres du Kremlin, enfermés dans leurs systèmes imbéciles.

Le seul travail effectif des Soviétiques fut de mettre sur pied une énorme armée, masse de prétoires au service de leur barbarie et de la pourvoir d'un vaste équipement. Le prolétariat russe peina nuit et jour à cette tâche, sacrifia à la soldatesque rouge et à son matériel ses ressources déjà si maigres. La victorieuse campagne de l'armée allemande vient de montrer la fragilité de cet appareil militaire, colosse sans tête et sans base.

II

Le bolchevisme, instrument de la révolution mondiale

Mais le marxisme soviétique n'a pas été seulement l'ennemi du peuple russe. Il n'a cessé d'avoir pour dogme essentiel, toujours conformément aux principes de Marx et de Lénine, que sa révolution ne s'achèverait qu'après s'être étendue au monde entier. C'est ce qui était contenu dans son mot d'ordre fameux : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », et dans le cri dont nos oreilles françaises ont si souvent retenti : « Les Soviétiques partout ! ». C'est ce qu'a dit l'un des catéchismes du bolchevisme, *Les Thèses de la Troisième Internationale* : « L'armée rouge n'est pas une armée ennemie ; elle est l'armée du prolétariat international ».

Au mois d'octobre 1917, en prenant le pouvoir, les bolcheviks avaient la vive espérance que leur acte allait déclencher une immense subversion, qu'à leur exemple sur tous les fronts de guerre, les armées allaient fraterniser, dans tous les pays, les masses ouvrières se soulever et s'emparer des gouvernements.

Cette espérance fut déçue, provisoirement, mais n'en resta pas moins leur grand but : « La victoire définitive du socialisme est impossible dans un seul pays, s'écriait Lénine au début de 1918. Le Russe a commencé, l'Allemand, le Français, l'Anglais achèveront et le socialisme vaincra ». Plus tard, il réaffirmait encore : « Notre salut, dans toutes les difficultés, c'est la révolution pan-européenne ». Et Trotsky de son côté : « Ou la révolution russe déterminera un mouvement révolutionnaire en Europe, ou les puissances européennes écraseront la révolution russe ». Ces préceptes ont dominé toute la politique des maîtres du Kremlin.

*
* *

Sitôt au pouvoir, ils lancent sur la Finlande, l'Estonie, la Lithuanie, avec mission d'y établir le marxisme, leurs gardes rouges qui seront repoussés après une longue et confuse guérilla.

Dès la fin de 1918, exploitant la défaite et le désarroi de l'Allemagne, ils y dépêchent leurs plus dangereux agents dirigés par un des vainqueurs d'octobre, le Juif Karl Radek. Ils enveniment le mouvement révolutionnaire assez hésitant et confus qui gagne de ville

en ville le pays. Ils sont en étroite liaison avec les agitateurs marxistes judéo-allemands, Liebknecht, Rosa Luxemburg, avec les terroristes spartakistes qui ensanglantent Berlin. Il est d'ailleurs superflu, dans tous ces événements, de mettre sur les meneurs une étiquette nationale. Il s'agit d'un immense complot de l'Internationale juive et bolcheviste, dont l'âme est à Moscou.

Aidés par Radek, les Juifs russes Leviné-Niessen, Levien et Axelrod, proclament au mois d'avril 1919 avec les Juifs allemands Kurt Eisner, Gustav Landauer, Ernst Toller, Erich Mühsam, la République soviétique de Munich, qui après quelques semaines d'assassinats et de brigandages, est renversée par une armée allemande.

Le martyre de la Hongrie

Dans le même temps et dans un autre pays lui aussi bouleversé par la défaite, la Hongrie, un Juif bolcheviste à tête de crapaud, Aaron Cohen, dit Bela Kun, familier de Lénine, débarque de Moscou avec des millions de roubles dans sa poche. Chassant le président du conseil Karolyi, lâche et stupide démagogue qui fait le digne pendant de Kerensky, Bela Kun devient le maître de la Hongrie et institue les Soviets avec vingt-six commissaires du peuple, dont dix-huit Juifs¹.

Il ordonne la saisie de tous les biens de Budapest, remplace tous les professeurs chrétiens par de jeunes agitateurs juifs, fait souiller d'innombrables fillettes par des équipes de gamins juifs chargés du nouvel enseignement sexuel.

En cinq semaines, cette bande dilapide ou expédie dans les banques anglaises les énormes fortunes qu'elle tient de ses pillages. Le commerce est ruiné, toutes les usines fermées, les vivres n'arrivent plus. L'unique institution qui fonctionne est le meurtre. Les patrouilles de terroristes, toutes, sauf une, conduites par des Juifs et recrutées dans la lie par le Juif russe Grunblatt, sillonnent la ville, procèdent à des arrestations massives suivies aussitôt de tortures et d'exécutions sommaires sur les bords du Danube ou dans des caves.

En province, le Juif Tibor Szamuely, espèce d'esthète nihiliste, qui lui aussi a fait ses premières armes dans la Russie soviétique, se livre au meurtre avec une sadique volupté : « Il faut qu'il coule assez de sang bourgeois, s'écrie-t-il, pour que mon automobile roule dans ce

¹ Sur la dictature de Bela Kun en Hongrie, le document le plus véridique et le plus terrible dans son objectivité est le beau livre de Jérôme et Jean Tharaud : *Quand Israël est roi*.

Vice-secrétariat général, Peter Agosto ; Commissariat aux Affaires intérieures, Dr Landler, assisté par Weiss, dit Bela Vago ; commissariat à l'agriculture, Hamburger, assisté de Vantus ; commissariat aux finances, Weichselbaum, dit Varga, secondé par Schlesinger, dit Szkely ; commissariat à l'éducation nationale, Kunstater, dit Kundi, secondé par Löwinger, dit Lukacs – ce furent ces deux Juifs qui organisèrent des rafles dans les écoles primaires, faisant violer des fillettes catholiques par leurs jeunes protégés juifs ; assistants du commissariat au travail, Fidler, Schreiber, dit Szanto ; commissariat à la guerre, Schwartz, dit Josef Pogany, assisté de Samuel, dit Tibor Szamuely, l'inventeur du « train de la mort » qui parcourait les campagnes, l'homme qui enfonçait dans le cœur des prêtres et des religieuses leur croix pectorale ; commissariat au commerce, commissariat à la justice, Rosentegl, dit Ronai, assisté de Ladai ; commissariat à l'approvisionnement, Eisenstein, dit Erdelyi, commissariat à la socialisation, Vilmos Boehm, assisté de Honig, dit Hevesi, et de Dovsak ; commissariat aux nationalités, Jakubovits, dit Oszkar Laszai ; commissariat à l'investigation publique, Klein, dit Otto Korvin ; commissariat à la liquidation des biens de l'Eglise, Oszkar Faber ; secrétaire de Bela Kun, Salkind, dite Semliachkay. Juifs encore étaient les commissaires de Budapest (Weinstein, Krauss, Dienes) ; le président de la banque austro-hongroise (Leivkovits, dit Lengyel) ; celui du Tribunal révolutionnaire (Löwy, dit Laszlo). Dans les fourgons de l'armée soviétique, en 1945, arriva une nouvelle nichée de talmudistes. (Pour cette nomenclature, se référer au numéro 265 du 20 mai 2002 du *Libre Journal*, page 16). [NDLE]

sang ». En attendant ce jour, il se fait la main sur les paysans. Avec ses lieutenants juifs Kohn, Kerekes, Kovacks, Bergfeld, Reinheimer, il va de village en village, choisit ses victimes et assiste joyeusement à leur pendaison. Il fait nouer la corde ou tirer la chaise qui soutient le condamné par la femme, la mer ou le fils de celui-ci, défiler les enfants des écoles devant les cadavres raidis. Une grève de cheminots exaspérés ayant éclatée, Bela Kun déclare : « Je vais en pendre quelques-uns dans toutes les gares. C'est ce que j'ai déjà fait en Russie ». Szamuely est chargé d'exécuter cet ordre. Il s'en acquitte allègrement. Pour se distraire entre deux étapes, il fait empiler les prisonniers dans son train. Le massacre continue pendant le voyage. Les cadavres sont jetés nus sur le remblai.

Au bout de cent trente-trois jours, les troupes roumaines marchant sur Budapest et dispersant les hordes rouges, mettent fin à cette démente. Laissant derrière eux des milliers de morts, Bela Kun et Szamuely s'enfuient avec leurs états-majors. Szamuely, rejoint, se suicide. Bela Kun repasse en Russie où il va torturer et ensanglanter la Crimée.

On comprend maintenant pour quelles raisons la Hongrie est devenue inexorablement antisémite et s'est lancée avec enthousiasme dans la croisade antibolcheviste...

« *Les Soviets partout* »

En 1920, les Polonais commandés par Pilsudski envahissent l'Ukraine. Les troupes soviétiques parviennent à les expulser. Elles sont à bout de souffle. Conclure la paix serait la sagesse. Mais Lénine et Staline décident de continuer la guerre et de pousser l'offensive jusqu'à Varsovie « pour aider les communistes polonais à établir une République des Soviets ». La campagne échoue, grâce à l'intervention de Weygand aux côtés des généraux polonais et à l'impétuosité de Staline, l'un des principaux responsables du front sud. Mais les principes ont été obéis jusqu'au bout.

Le coup d'État et les expéditions militaires leur réussissant mal, les Soviets adoptent un mode de pénétration lente. C'est la tâche principale du formidable organisme de la III^e Internationale, ou Komintern, créé en 1919, qui reçoit en 1921 son statut définitif et dont le cerveau est un bolchevik bulgare, Dimitroff. Sa gigantesque propagande use de méthodes à peu près uniformes dans tous les pays : excitation à la lutte des classes, thèmes outrageusement démagogiques, appels du prolétariat à la grève et l'insurrection pour établir sa dictature universelle à l'exemple de l'U.R.S.S. présentée comme le flambeau du progrès, la terre de l'égalité et de la prospérité.

Cette immense entreprise de haine et de subversion s'étend à toutes les parties du monde habité. Elle désorganise l'Italie en proie à la déliquescence démocratique, elle y foment des émeutes, elle y provoque le désordre et la misère jusqu'à ce que le fascisme mussolinien lui donne le coup d'arrêt.

Le communisme apparaît en Angleterre pour dénoncer l'impérialisme de ses ploutocrates – tâche facile – en Belgique, en Roumanie, en Tchécoslovaquie. Le Congrès de Bakou, présidé par Zinovieff, Radek et Bela Kun, sous prétexte de lutter contre l'oppression anglaise, appelle tout l'Orient, Perse, Afghanistan, Egypte, Inde, Arabie à se soulever sous le signe de la faucille et du marteau. Le communisme, utilisant le légitime besoin de liberté des Hindous et des Egyptiens, est à l'origine de beaucoup de soulèvements. Dans l'Afrique du Nord, dans l'Indochine, il excite les indigènes contre la colonisation française et suscite à maintes reprises des troubles. Au Mexique, cette terre d'élection de l'anarchie, il attise la

plus féroce persécution antireligieuse, et se mue en un régime de ruine collectiviste calqué sur celui de Moscou.

Staline, après avoir exilé Trotsky, se flatte de soviétiser la Chine pour asseoir son prestige. Il provoque de sanglantes rebellions. Le bolchevisme sévira désormais à l'état endémique dans tout l'Extrême-Orient.

Aux États-Unis, le communisme fait constamment des milliers de nouveaux adeptes parmi la foule des chômeurs, des nègres, des ghettos grouillants de New-York et de Chicago.

En Allemagne, les insuccès de 1919 n'ont aucunement découragé les agents de Moscou. Les difficultés économiques, la prolifération des Juifs – leurs alliés naturels – ont même fait pour eux du Reich un de leurs domaines favoris. Pendant douze années, ils y entretiennent une agitation constante, souvent meurtrière (les nationaux, au cours des insurrections rouges, auront deux cents tués et plus de 20.000 blessés, la police, 432 tués, près de 4000 blessés). Un colossal travail de propagande, d'organisation paramilitaire donnera pour les élections de 1932 six millions de voix au parti communiste allemand, dont un million au moins de militants endoctrinés, embrigadés, constituant d'innombrables sections préparées activement à la révolte en armes. Seule la prise du pouvoir par Hitler et le national-socialisme sera capable de conjurer l'effroyable péril qui menace ainsi le cœur de l'Europe.

L'Espagne ensanglantée

Quant à la tragédie espagnole, elle est encore trop proche de nous pour qu'il soit nécessaire d'en évoquer tous les sanglants détails. On doit rappeler cependant la responsabilité capitale qu'y eut le bolchevisme. L'action révolutionnaire avait commencé en Espagne avec le retour en Catalogne de deux disciples de Trotsky, Andrès Nin et Casanellas, fondateurs des premières organisations de propagande communiste de la péninsule. Le mois de l'avènement de la République démagogique et maçonnique, en avril 1931, est lancé le quotidien communiste espagnol *El Mundo Obrero*. Les deux grandes organisations marxistes ouvrières se fondent en une Confédération générale du travail unitaire communiste (C.G.T.U.). Le Secours Rouge Internationale est chargé d'aider la pénétration communiste en Espagne. Au bout d'un an de République, les attentats des Rouges ont déjà fait 300 tués et plus de 2000 blessés. En août 1932, la douzième conférence plénière du Komintern à Moscou est en grande partie consacrée à l'action bolcheviste dans l'Espagne, considérée comme le terrain devenu le plus propice pour l'extension de la révolution mondiale. En 1933, les élections donnent 400.000 voix au parti communiste qui n'en avait recueilli que 60.000 deux ans auparavant. Ce parti déborde de plus en plus les radicaux maçonniques et les sociaux-démocrates du gouvernement. Moscou constate avec joie que ses hommes sont en train de prendre la direction du Front des Gauches.

En octobre 1934, l'Alliance Ouvrière, dirigée par les communistes, déclenche un vaste soulèvement. Les mineurs des Asturies, considérés comme le groupe de choc du prolétariat, ont été pourvus d'armes et de munitions par les soins du Komintern qui s'est servi notamment pour ses livraisons du vapeur soviétique *Turquesa*. Les insurgés s'emparent de toute la province, y torturent les prêtres, pendent leurs cadavres à des étals de bouchers, fusillent les notables. Pour les seules Asturies, le nombre de leurs victimes s'élève à 3000, à 5000 pour toute l'Espagne. Il faut une bataille rangée où sont engagés 20.000 hommes de troupes régulières pour réduire ces acharnés.

Le Front Populaire est proclamé au début de 1936. Les communistes y ont la haute main. Le leader socialiste Largo Caballero se rallie à leurs mots d'ordre. Attentats, assassinats se succèdent quotidiennement. En six semaines, du 16 février au 2 avril, on compte soixante-dix attaques ou incendies de centres politiques contre-révolutionnaires, 165 attaques et incendies d'établissements publics, 36 églises pillées, 106 églises incendiées, 11 grèves générales. Le cri de « Vive l'Espagne » est devenu séditieux. Les Rouges y répondent par celui de « Vive la Russie ». En trois mois, du 16 février au 13 mai, le Frente Popular fait 204 tués et plus de 1000 blessés graves.

Le parti communiste, enhardi encore par sa victoire électorale en France, est décidé à exploiter son succès à fond. Les Juifs Bela Kun et Losovski sont envoyés de Moscou à Barcelone. Des transports soviétiques débarquent des cargaisons d'armes et de munitions. Une milice armée de défense ouvrière est constituée avec les éléments les plus violents du Parti. Dans toute l'Espagne du sud, chaque village a sa cellule locale solidement armée et pourvue d'un plan d'action militaire. A Madrid, à Paris, des comités d'experts où les Russes dominent fixent les détails de l'occupation des casernes, rédigent en code les ordres qui seront transmis le jour du coup d'État. Il ne reste plus qu'à choisir ce jour, selon les circonstances les plus favorables. On compte être fin prêts pour le grand rassemblement révolutionnaire du 1^{er} août.

Mais devant l'imminence du danger, les nationalistes, entourés d'espions et risquant leur vie à chaque heure, se mettent en état d'alerte. L'assassinat d'un de leurs chefs, le courageux Calvo Sotelo, précipite les événements. Les nationaux, quoique beaucoup moins nombreux, décident de gagner de vitesse le coup de force bolcheviste, et le 17 juillet se soulèvent contre l'ignominie rouge qui déshonore leur pays depuis cinq années. Et c'est la guerre civile, provoquée par le marxisme, prolongée affreusement par Moscou, par l'Internationale rouge de tous les pays, et où les communistes, les agents du Guépéou joueront le rôle d'odieus bourreaux que l'on ne connaît que trop.

III

Le bolchevisme contre la France

Le bolchevisme ne devait pas oublier non plus la France dans son plan d'action. Lorsqu'on fait aujourd'hui la somme de tout ce qu'il nous a coûté, on s'aperçoit qu'aucun autre pays peut-être ne lui a payé un aussi lourd tribut.

Pour désagréger notre patrie

Dès 1920, le Komintern déclenche chez nous des grèves révolutionnaires, absolument indignes d'une nation victorieuse et qui a tant de plaies à panser. Dès les élections de 1924, un vaste parti communiste s'affiche avec arrogance sous le nom de « Bloc Ouvrier-Paysan ». Il ne cesse d'accroître ses effectifs en cherchant sans vergogne l'alliance du socialisme utopique à la Jaurès et des vieux partis de la maçonnerie bourgeoise, tel le radicalisme. Un des chefs de ce radicalisme, Edouard Herriot, s'écriait en 1920 dans une conférence faite aux Annales : « Le bolchevisme, c'est la dictature du vol, du meurtre, de l'ignorance. » Quelques années plus tard, il sera un des plus zélés propagandistes du « Paradis des Soviets » et fera reconnaître leur gouvernement par la France.

Les attentats contre les patriotes, entre autres rue Damrémont se multiplient. Un réseau de cellules couvre le territoire. A partir de 1934, l'attitude des meneurs se fait de plus en plus agressive, leurs provocations de plus en plus nombreuses. Ils promettent chaque matin la guerre civile contre les « fascistes ».

En même temps, sur l'ordre de Moscou, les domestiques à Paris de Staline et de Dimitroff mènent une campagne antimilitariste acharnée :

« Pas un sou pour le service militaire. »
(Torez, à la Chambre, 15 mars 1935)

« Tous unis contre les deux ans. »
(Cachin, *L'Humanité*, 17 mars 1935)

« Contre les deux ans, contre les 15 mois, contre le rabiote, accentuons l'action. »
(*L'Humanité*, 9 avril 1935)

« En cas de manœuvres de nuit (défense passive), faites de la lumière ; contre les manœuvres aériennes, descendez dans la rue, manifestez dans les entrepôts, usines, chantiers, gares. »
(*L'Humanité*, 28 août 1934.)

« Nous invitons nos adhérents à pénétrer dans l'armée, afin d'y accomplir la besogne de la classe ouvrière, qui est de désagréger cette armée. »
(Thorez, 30 mars 1935, à la Chambre, J.O. p. 1671.)

C'est le moment où le Juif Bernard Lecache qui va bientôt diriger la L.I.C.A. et pousser fanatiquement à la guerre, tient dans *L'Humanité* une rubrique où il prêche quotidiennement aux soldats la rébellion.

La farce du « patriotisme » rouge

Brusquement, à la fin de 1935, la parti communiste français fait volte-face. Le voici devenu l'arbitre de notre honneur national, il se recommande de nos traditions patriotiques. Ses leaders, entre autres Vaillant-Couturier, embouchent le clairon.

Ces laquais exécutent servilement les nouveaux ordres de leurs maîtres moscovites. Ceux-ci se sont aperçu qu'un parti de la guerre judéo-anglaise est en train de se constituer en Occident. Aussitôt, ils ont décidé d'y adhérer. En effet, depuis Lénine, c'est un des points essentiels du catéchisme bolcheviste qu'une future guerre mondiale provoquera partout la révolution, que la marxisme doit donc travailler à faire éclater cette guerre.

Les textes officiels du Komintern ont de tout temps été formels sur ce point :

« La prochaine guerre donnera naissance à de puissants mouvements révolutionnaires qui s'étendront jusqu'aux ouvriers de l'industrie américaine, aux larges masses paysannes dans les pays d'économie agricole et aux millions d'habitants des colonies opprimées. La crise du capitalisme, dont l'expression la plus claire est la guerre, peut provoquer un large mouvement révolutionnaire des masses. »

(Thèses de la III^e Internationale, décembre 1928, p.1711.)

« Lénine avait parfaitement raison lorsqu'il écrivait en 1922, après l'expérience de la guerre mondiale : "Dire qu'il faut boycotter la guerre, c'est une phrase stupide. Les communistes doivent participer à toute guerre réactionnaire." »

(Thèses de la III^e Internationale, décembre 1928, p.1716.)

« L'expérience de la dernière guerre mondiale doit être expliquée aux masses, le mot d'ordre essentiel des bolchevistes est : "Transformons une guerre impérialiste en guerre civile." »

(Thèses de la III^e Internationale, décembre 1928, p.1714.)

Répétant ponctuellement la leçon de Moscou, Maurice Thorez écrit dans l'Humanité du 2 janvier 1934 :

« Un seul parti, le parti communiste, est capable de préparer l'instauration de la dictature du prolétariat. La victoire est possible d'abord dans celui des pays qui sera le plus atteint par la guerre. »

Et les brochures du parti communiste précisent :

« Le devoir des prolétaires sera de lutter pour la victoire de la Révolution par la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile.

« Quel que soit le développement ultérieur de la situation, le déchaînement de la guerre conduit à la révolution. »

(*La Marche au socialisme*, page 73.)

« L'analyse la plus objective de la situation internationale nous amène inévitablement à cette conclusion : le début de la guerre signifiera l'avènement d'une crise révolutionnaire.

« Dans cette crise, nous nous battons de toutes nos forces à la tête des masses, pour la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile contre la bourgeoisie.

« Nous nous battons pour la révolution et pour la prise du pouvoir ».

(*La Lutte contre la guerre*, p. 70, publiée en 1935)

Le Komintern a compris que la France n'était pas mûre pour l'insurrection. Mais il a senti qu'en exploitant le patriotisme instinctif de notre peuple, en l'aveuglant, on pouvait l'entraîner dans une guerre d'autant plus facilement que le gouvernement démocratique de notre pays est vacillant, à la remorque du capitalisme judéo-anglais, moteur de la guerre qui vient. C'est peut-être à l'honneur de nos sentiments, mais non point de notre bon sens.

Ce plan va être exécuté avec une implacable rigueur.

Les communistes à la tête du parti de la guerre

Le clan communiste est le partisan déterminé des sanctions qui vont nous brouiller avec l'Italie dont le chef a cependant recherché si ardemment notre alliance et nous tendra encore la main plusieurs fois malgré notre hostilité. Les communistes jugent insuffisantes les sanctions économiques. Il leur faut des sanctions militaires sans délai.

1936. Triomphe du Front Populaire. Les communistes, qui ont remporté aux élections une insolente victoire, réclament furieusement l'intervention militaire en faveur de l'Espagne rouge. Ils redoublent de provocations à l'endroit de l'Allemagne.

Cependant, alors qu'ils nous préparent ainsi la guerre sur trois fronts, ils travaillent activement à démolir notre pays. Ainsi le veut la logique de leurs desseins. Il faut que nous entrions en guerre, mais

dans des conditions aussi catastrophiques que possible. Le bolchevisme n'y parviendra que trop aisément.

Aile marchante du Front Populaire de Blum et de Daladier, il provoque aux quatre coins du territoire des grèves sur le tas. Il fait déferler sur nous par sa démagogie démoralisante, une énorme vague de paresse. Il désorganise notre production, ruine nos finances et notre commerce. En quelques mois, la France dégringole du haut de la prospérité qu'elle avait reconquise.

Les militants communistes applaudissent par ordre nos soldats à la revue du 14 juillet. Mais ils se ruent sur les patriotes porteurs de la cocarde tricolore qui est devenue par la volonté de Moscou un insigne séditieux. Les Rouges appauvrissent cette armée qu'ils ont vilipendée jusqu'à hier et que maintenant ils feignent d'acclamer en exigeant et obtenant l'envoi aux marxistes espagnols d'un énorme matériel de guerre. Ils créeront ainsi dans nos stocks des lacunes qu'on ne pourra combler.

La propagande du Komintern est déchaînée sur notre sol. Ses consignes, ses formules, ses signes de ralliement sont ceux qu'elle a employés partout. Les émigrés juifs d'Allemagne les ont apportés dans leurs valises sans y changer quoi que ce soit. Le « Pain, paix, liberté » est le « Brot, Frieden, Freiheit » de l'ancien Front Rouge d'Outre-Rhin, l'affreux geste du poing tendu est le même que celui des communistes chinois.

*
* *

1938. C'est la crise des Sudètes. Le bolchevisme ne peut manquer cette occasion d'allumer le conflit dont il entend être le seul bénéficiaire. Il a rejoint définitivement la bande des bellicistes de Londres et d'Israël. La campagne guerrière de *l'Humanité* est parallèle à celle des Kerillis, des Buré, des Pertinax, qui sont à la fois les agents de la City et du Kremlin.

La médiation italienne sauve provisoirement la paix. Les communistes redoublent de violence pour écarter tout espoir de consolider cette paix. Ils attaquent quotidiennement le seul ministre français lucide, Georges Bonnet, ils contribuent pour une large part à torpiller sa tentative d'accord avec Ribbentrop.

Le Reich, devançant la diplomatie lente et lourde des démocrates, parvient, devant le danger de coalition qui le menace, à neutraliser l'U.R.S.S. Le dessein de Staline et de Molotov, aussi peu sûrs de leur peuple que de leur armée, est d'ailleurs de s'engager le plus tard possible dans le conflit. Après avoir excité les démocraties, ils les abandonnent cyniquement.

*
* *

C'est la guerre, féroce et stupidement voulue par le judaïsme et le capitalisme anglais. Le bolchevisme est plus que jamais fidèle à son programme. Il ne souhaite qu'une série de cataclysmes. Il s'emploie par tous les moyens à saper le moral de nos soldats. Avec la complicité de ses innombrables affectés spéciaux, demeurés dans les usines, il sabote systématiquement les travaux de la défense nationale, dont ses agents ont du reste à maintes reprises, tel Pierre Cot, livré les secrets à l'étranger. Si les engins blindés, les armes antichars, les avions nous font cruellement défaut au jour de la bataille décisive, c'est avant tout le travail destructeur des cellules communistes, qui en

est le responsable. Le bolchevisme a poussé la France à la guerre. Mais il ne veut à aucun prix que cette guerre puisse être victorieuse.

Et c'est la débâcle du printemps 1940 dans un pays affaibli, désaxé par le virus marxiste.

Mais les hommes du Kremlin sont aussi bien les ennemis du national-socialisme que des vieilles démocraties libérales. Ce qu'ils souhaitent uniquement, c'est le chaos, et pour cela, il leur faut envenimer, prolonger la guerre jusqu'à cet épuisement des belligérants qu'ils ont toujours désigné comme l'état le plus favorable au triomphe général de leur révolution.

Rien ne serait plus fâcheux pour eux que la pacification du continent. Ils aident donc aussitôt à propager les mots d'ordre du gaullisme qui continue l'œuvre du parti de la guerre. Ils s'opposent chaque fois qu'ils le peuvent à l'œuvre du redressement français. Avec leur duplicité coutumière, ils entrent maintenant dans le jeu des Anglais. Car il leur faut, pour que la paix n'intervienne pas trop vite, faire traîner l'agonie de la Grande-Bretagne. Promenant leur torche, ils suscitent des troubles en Roumanie, ils appuient les intrigues de Churchill dans les Balkans. Ils massent leurs hordes aux frontières de l'Allemagne. Le bolchevisme, dans l'espoir d'étendre la confusion et la misère sur toute l'Europe, s'est allié à l'ennemi qu'il avait le plus âprement dénoncé : l'impérialisme capitaliste de l'Angleterre.

IV

Défense de la civilisation

L'odieux complot de Moscou a été démasqué. Sous les coups irrésistibles des soldats du Reich et de leurs alliés, le pouvoir des Soviétiques s'est effondré en quelques jours. Comme l'avaient toujours prédit les nationaux français qui sont aujourd'hui partisans d'une collaboration loyale avec l'Allemagne, l'armée rouge, aux cadres décimés, remplie de mercenaires asiatiques, anarchique, comme tout ce que le marxisme a produit, n'a pu, malgré son énorme matériel, sa supériorité numérique et l'acharnement fanatique de ses prétoriens, résister à un assaut décidé. Nous assistons aux dernières phases de cette déroute¹.

L'Allemagne, en prenant la tête de la croisade européenne contre le bolchevisme, a rempli la mission à laquelle ont failli les démocraties victorieuses de 1919. A ce moment-là, si les Français, les Anglais, les Américains avaient apporté, comme c'était leur devoir, une aide énergique aux Russes blancs qui se battaient bravement et furent plusieurs fois à deux doigts du succès décisif, le bolchevisme eût été promptement liquidé.

La soi-disant dictature du prolétariat a été en réalité l'impitoyable tyrannie exercée par une minorité de profiteurs, soudards et fonctionnaires vivant grassement au milieu d'un immense peuple réduit par eux à la misère et à l'esclavage. Un tel régime n'a pu se maintenir que parmi de pauvres gens très primitifs, entretenus dans une ignorance absolue du reste de l'univers, par le massacre ou le bannissement de tout ce qui demeurerait capable d'une pensée indépendante, par une inquisition ou une persécution policière de tous les instants, poussée

¹ On sait que la victoire finale de l'Armée rouge est due aussi en bonne partie aux énormes livraisons de matériel militaire américain. [NDLE].

jusqu'à l'intérieur même du parti communiste, dont les membres ne cessèrent de s'espionner les uns les autres. Staline, tuant un par un tous ses vieux compagnons de révolution, a porté l'autocratie à un point de cruauté que n'avait atteint aucun des despotes orientaux des âges les plus féroces.

Les rares bolcheviks sincères, poursuivant si l'on peut dire un idéal, n'ont jamais été que des utopistes, aux cervelles remplies d'idéologies redondantes, où rien ne subsiste de l'esprit des races européennes.

Le bolchevisme, juif d'origine, visant à étendre sa barbarie à tout l'univers, a été encore la plus formidable entreprise de la haine d'Israël contre le christianisme.

La propagande bolcheviste a été une gigantesque et grossière imposture. Il est d'autant plus surprenant qu'elle ait pu duper des millions d'hommes que les chefs du Kremlin, en même temps qu'ils faisaient diffuser leurs thèmes démocratiques et patriotiques, n'ont jamais dissimulé leur vrai dessein de subversion universelle.

En tolérant durant près d'un quart de siècle ce cancer au flanc de l'Europe, les démocraties ont trahi la cause de la civilisation. L'Angleterre assurément a été la plus coupable de ces nations. Dès 1922, par cupidité ploutocratique, dans le but d'exploiter à son compte les richesses russes et en particulier le pétrole, elle acceptait de faire du « business » avec les bolcheviks, elle les réintroduisait en Europe avec la conférence de Gênes. Elle a quémandé l'alliance de l'impérialisme rouge pour maintenir son empire capitaliste et son oppression. Cette année enfin, l'Angleterre aux abois, acculée à la défaite, a cherché à jeter sur notre Occident les armées de la barbarie stalinienne. Elle a formellement identifié sa cause avec celle du bolchevisme athée, couvert du sang des millions de malheureux assassinés par lui dans le monde entier depuis vingt ans.

L'Angleterre, qui a joué ainsi sa dernière carte va payer ce crime de sa perte. Ce sera justice.

Notre pays, lui aussi, a été trop souvent le complice de Moscou. Notre devoir est de racheter aujourd'hui ces fautes en traquant sans merci les agents du bolchevisme et de ses acolytes, la juiverie et l'Angleterre, qui cherchent encore à continuer sur notre sol leur sinistre besogne, en nous pénétrant bien de la profonde portée des événements gigantesques qui se déroulent dans les steppes de l'U.R.S.S. Les armées allemandes, par leurs victoires, ont dissipé le cauchemar bolcheviste qui pesait sur le monde entier. Elles libèrent du joug le plus abominable le malheureux peuple russe qui pourra reprendre son rôle sur notre continent. Elles vont fixer loin vers l'Est les frontières de l'Europe nouvelle, reprendre de vastes territoires sur la sauvagerie asiatique du marxisme stalinien.

Sachons reconnaître le magnifique service que l'Allemagne national-socialiste, dont le vrai visage nous fut si longtemps caché par les mensonges de Moscou, de Londres et d'Israël, rend ainsi à l'Occident chrétien.

Lucien Rebatet, octobre 1941



Il est impossible de comprendre la cruauté dont ont fait preuve de très nombreux juifs au cours de l'expérience communiste en Russie, si l'on ne saisit pas toute l'ampleur du fanatisme égalitaire contenu dans le judaïsme. La finalité du judaïsme est la "paix" sur terre. Une paix qui doit être, selon eux, universelle, totale et définitive.

Harvè KYSSÉN 2007